

Henri VanLier, ANTHROPOGENIE

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995-1997 - Quatrième état : juillet 1997)

Chapitre 16 - Les dialectes quant à leur pratique

A. L'INTERLOCUTION

1. La chose-performance en situation dans la circonstance
(sur un horizon)
 - a. La situation et la circonstance préalables et intrinsèques
 - b. Le codiscours (dont le contexte est la forme écrite)
2. La production du locuteur
 - a. Des glossèmes indexateurs aux glossèmes pleins
 - b. Le choix d'un syntagme
3. La réception par l'interlocuteur
4. L'interlocution

B. LA TERMINOLOGISATION ET LE DIALECTE REDUPLIQUE

1. Le glissement du mot au terme
2. Le retour du terme au mot. Le dialecte intense ("littérature")

C. LES FONCTIONS DU DIALECTE

- (a) Les fonctions immédiatrices
 1. La fonction IMPERATIVE et EXHORTATIVE
 2. La fonction LYRIQUE
 3. La fonction PRESENTIVE
- (b) Les fonctions médiatrices
 4. La fonction COMMUNICATIVE (de référence)
 5. La fonction REVERBERANTE (de signifiante)
 - a. La ruminantion
 - b. Le dialecte intense ("littérature") conforme et extrême
 - c. Le slogan et la publicité
 6. La fonction PERFORMATIVE
- (c) Les fonctions réductives
 7. La fonction CITATIVE et PARAPHRASALE
 8. La fonction INTERPRETATIVE
 9. La fonction METALINGUISTIQUE
- (d) La fonction instantielle
 10. La fonction D'IPSEITE
- (e) Les fonctions structurelles
 11. La fonction GENERALISATRICE, CONCEPTUELLE, IDEELLE
 12. La fonction NORMANTE

D. L'HYPOTHESE DE LA REVOLUTION PHONEMATIQUE DU PALEOLITHIQUE SUPERIEUR

Dans le chapitre précédent, nous avons considéré le langage parlé dans ses produits, les propositions et sentences, et pas dans sa production, c'est-à-dire en tant qu'élaboration et réception concrètes de propositions et de sentences. Toute linguistique doit être attentive à cet autre aspect, et l'anthropogénie plus encore.

A. L'INTERLOCUTION

Il se confirme alors à quel point le langage parlé n'est pas une performance ayant pour fonction de désigner des thèmes, mais bien de spécifier une chose-performance en situation dans une circonstance sur un horizon, et cela en y thématissant en distanciation quelques objets, quelques actions-passions, indexations, plus ou moins précises ou vagues, plus ou moins urgentes ou insistantes selon les cas. Il suppose que l'horizon, la circonstance, la situation soient globalement partagés préalablement, continûment, intrinsèquement par les interlocuteurs en cours d'interlocution.

Pour comprendre sur ce point l'originalité du dialecte, il faut un moment le comparer à la musique, à l'image et à la tecture. Assurément, comme elles, il peut s'installer dans un tenir lieu autarcique, où ses thèmes désignés ne sont plus les thèmes du monde, mais des thèmes-mots, des thèmes morphologisés et syntaxisés, comme nous avons parlé de femme-image, de fécondité-image, dès le paléolithique. Mais ce qui intéresse d'abord l'anthropogénie, ce sont surtout les performances initiales et vulgaires. Or là, à mesure qu'on passe de la musique à la peinture, puis au langage, l'autarcie s'amenuise. Il suffit de saisir un violon et d'y émettre un ton pour annuler presque les circonstances et dégager un horizon pur chez le violoniste et chez son auditeur. C'est encore assez le cas quand un tableau se développe ou se propose sous les yeux du peintre et de son spectateur. Au contraire, dès qu'on parle, la référence situationnelle et circonstancielle est omniprésente, voire première ; avec souvent une obstruction de l'horizon..

C'est là une infirmité du langage, mais aussi sa ressource. La situation et la circonstance étant par lui présumées et continûment saisies par les interlocuteurs en une rugence qui forclôt plus ou moins l'horizon, il n'a guère ou pas à les resignifier pour qu'elles s'y activent-passivent. Ce qui lui permet de véhiculer directement et indirectement une quantité considérable d'informations et d'effets de champ avec une extrême légèreté.

1. La chose-performance en situation dans la circonstance (sur un horizon)

a. La situation et la circonstance préalables et intrinsèques

"Lyon! - Lyon? Marseille!". Le convoyeur de Paris, qui s'assure d'avoir bien compris l'appel du voyageur, "Lyon!", en reprenant "Lyon?" donne ensuite une réponse complète, également d'un mot : "Marseille!". En long, il aurait pu dire : "Si c'est bien Lyon que vous voulez atteindre, il faut prendre le train de Marseille, lequel passe par Lyon, s'y arrête, et peut donc vous y déposer." Mais pour lui et pour son interrogateur

"Lyon? Marseille", voire "Marseille!" tout court, suffit, à partir d'une situation (la prise d'un train) dans une circonstance (la Gare de Lyon à Paris), comme leur simple spécification interne. Il n'y a là strictement aucun sous-entendu. Et la proposition longue n'est nullement la proposition "vraie", dont la courte serait une abréviation. Simplement, le voyageur et le convoyeur parlent chacun vraiment ; ils sont en interlocution. Ajoutons le phrasé et la phonie, la phonosémie, il ne manque rien là au langage parlé, qui en son départ déjà est interlocutif.

La parole hominienne réussit si bien dans l'ensemble malgré la simplicité extrême de ses moyens habituels, parce que la situation et les circonstances chez Homo sont techniquement segmentarisées et transversalisées en panoplies et en protocoles <1B1>, et par là assez adéquatement participées par plusieurs interlocuteurs. En d'autres mots, la situation hominienne présente des champs d'indices <2> qui ne demandent qu'à être indexés <3>, analogiquement et même macrodigitalement <1D1b>. Dans le cas de "Lyon? Marseille!", la circonstance-situation c'est le quai le long duquel passent des trains, qui sont des mobiles ayant des directions, et ces directions sont balisées, elles comportent des stations, lesquelles portent des noms de lieu ; peut-être même que le moment intervient aussi, et qu'à cette heure-là sur ce quai de Paris, selon le protocole qu'est l'horaire, il n'y a que des trains pour Lyon-Marseille. Pareille situation-circonstance est d'autant plus "parlante" que toute profération (ferre, pro) langagière est par nature situante, véritable appel (indexateur) à la mise des interlocuteurs en une situation, avec la distanciation sémiotique qui la distingue d'un simple situs <1B2>.

Encore ainsi avons-nous pris l'exemple d'une situation très définissable. En général, les situations hominiennes se caractérisent par des effets de champ instables et excités-incités, vu qu'Homo n'est pas mené par des stimuli-signaux, mais par des signes et tout au plus par des stimuli-signes <5D>. Ces effets de champ tendent à dissoudre les segments trop exclusifs, et s'activent-passivent comme une nébuleuse comportant seulement de grandes convections indécisées. Du coup, beaucoup d'actions-passions et d'objets visés par le dialecte tiennent pour l'essentiel en un faisceau de quelques index. Ainsi l'anglais est capable de rendre un nombre énorme d'actions-passions par "get", "set", "go" accompagnés d'un index (up, down, around). Bien des mots qui ont l'air sublime consistent à grouper quelques index fort quelconques : expression (premere, ex), immanence (manere, in), transcendance (scendere, trans), concept (capere, cum), sublimité (limes, sub-supra), beau (plaisant snesiblement pour moi ou pour mon groupe). Des mots qui ne sont pas réductibles à un faisceau de quelques index restent cependant nécessaires pour désigner des qualités, des phénomènes, des ustensiles et objets peu réductibles, : red (rouge), lathe (tour), pebble (bloc de rocher de moyenne grandeur).

Le français ne doit pas faire illusion par ses substantifs verbaux semi-abstraites, qui ne recouvrent d'habitude que des indexations : la "montée" n'est autre chose que "go up" et la "descente" que "go down" ; le transport, même mystique, tient assez dans le geste indexateur "d'ici à là". Même "Lyon", dans notre exemple, n'était nullement un glossème plein, désignant la ville de Lyon, avec sa gastronomie et son poids industriel et télécommunicationnel, mais bien un simple index-point sur un trajet, ponctuant l'index-trait défini par les deux autres index-points, "Paris", "Marseille".

Bien plus, outre que le dialecte comprend beaucoup de mots qui se réduisent à un faisceau d'index, il se contente souvent d'un unique index pour une foule de performances en situation. A cet égard, "pas" et "passer" sont exemplaires. D'abord par leur base anthropogénique, puisqu'ils renvoient à un des index basaux, au pas d'Homo, à la fois élan, direction, mesure d'espace et de temps, alterné, interstable, accentué, autogénéré, bref rythmé. Or, dans le Grand Robert, les sens de "pas" couvrent huit colonnes, ceux de "passer" quatorze, dont certains fort subtils, comme "se passer de". La négation a fini par s'exprimer canoniquement par "pas" (passum) précédé de "ne" : "ne... pas". Ou par "ne...point", où "point" (punctum) est un autre index basal.

Le fait que le langage parlé n'est pas une panoplie-protocole de glossèmes correspondant un à un à des objets-actes, ni même réticulairement au réseau technique d'un groupe défini, mais plutôt un réseau sémiotique permettant de spécifier dans ce réseau technique une chose-performance en situation dans une circonstance permet de comprendre ce que certains appellent leurs problèmes de vocabulaire. Lorsqu'un discours (et donc un texte) n'est pas compris de quelqu'un c'est rarement parce que les mots y seraient inconnus de lui ou trop difficiles, mais bien parce que la situation, la circonstance, l'horizon lui échappent ; on l'a sorti de son aire de jeu et de son univers de discours habituels. Ainsi, des journaux pour grand public osent utiliser un vocabulaire médical exigeant, parce qu'ils sont sûrs que, sur ce terrain, leurs lecteurs partagent déjà les situations et les référentiels. Autrement dit, tel mot n'est compris que si la chose-performance en situation qu'il spécifie est connue, et aussi si sont au moins soupçonnées les façons dont telle chose-performance en situation peut être spécifiée. (Longtemps, "Time Magazine" introduisit deux mots peu connus par page : assez pour réveiller le lecteur, et lui donner le sentiment qu'il appartient à un élite ; pas trop, cependant, pour qu'il ne perde pas le fil, et se sente exclu de l'élite à laquelle il se glorifie d'appartenir.)

Pour voir jusqu'où Homo locuteur possibilisateur est capable d'introduire quelque chose de neuf, on précisera le statut de l'élément nouveau : (a) nouvel item dans un référentiel connu, (b) agrandissement d'un référentiel préalable, (c) introduction d'un référentiel nouveau. Dans tous ces cas, le locuteur couplé aux interlocuteurs imaginera <5E5> d'autres situation-circonstance-horizon peut-être déjà partiellement pratiqués ou suspectés (spicere, sub) par lui ou par son groupe jusqu'à ce que, par coïncidences, recouvrements, extrapolations, intrapolations (car il s'agit d'un processus fort discontinu, "quantique") se déclenche une nouvelle configuration situationnelle-circonstantielle qui amorce une compréhension ou sympathie (patHein, sun, éprouver avec) ou empathie (patHein, en, dehors-dans), en raison de l'intercérébralité tellement accrue chez Homo technicien, chez qui tout finit par passer de main en main, d'être maniable par plusieurs corps et cerveaux.

De même, des locuteurs peuvent se plaire à dévier sciemment de la chose-performance en situation dans la circonstance. Entendant "Lyon?", un troisième compère peut lancer : "Bon appétit!", sachant que la ville est un flambeau de la gastronomie. Il y a alors esprit si le glissement éveille un rapport inaperçu. Il y a simple jeu de mots si le détour du sens ne conduit qu'à un lien phonétique. Homo a eu toutes les réactions à ce propos. En France, Hugo voyait dans le jeu de mots la fiente de

l'esprit ; Lacan en fit le viatique de la signifiante ; Deleuze y vit la marque de la vanité de la signifiante (lacanienne), etc.

b. Le codiscours (dont le contexte est la forme écrite)

Dans les préalables de la production et de la compréhension d'une proposition de langage parlé, il faut ajouter le discours antérieur et parfois la prévision du discours ultérieur, ce qu'on pourrait appeler le codiscours. Dans nos dialectes étatisés devenus des langues à dictionnaire et à grammaire, le langage écrit prévaut tellement sur le langage parlé qu'on a confondu le codiscours avec un contexte.

2. La production du locuteur

Tentons de préciser quelque peu comment, ou selon quelles étapes, Homo locuteur thématise langagièrement une chose-performance en situation dans une circonstance sur son horizon. Nous envisagerons après comment son interlocuteur l'écoute. On n'oubliera pas que cette succession est seulement pédagogique, puisque toute production langagière se précise au fur et à mesure à travers la réception (largement imaginée) d'un auditeur ou lecteur, et que le locuteur lui-même est déjà d'emblée un interlocuteur de son discours.

a. Des glossèmes indexateurs aux glossèmes pleins

Il arrive assurément que la proposition langagière ait une fonction simple, comme dans la réponse à des questions formulées ou implicites : "Pour? - Repas". "Sur? - Table". "Quelle? - Jaune". "Où? - Là". Ce sont les cas les plus faciles, ceux qu'on privilégie quand on ne désespère pas d'apprendre le langage à des chimpanzés, lesquels répondent moins facilement : "Les convives sont là à la table jaune.", et moins encore : "C'est là à la table jaune que sont les convives."

Mais la plupart du temps, il n'y a pas de demande précise. La situation dans une circonstance sur l'horizon propose seulement des connotations, des disponibilités, des attentes, des effets de champ, qui suscitent des expressions langagières déjà beaucoup plus riches de conséquences : "Fichtre!". "Bof!". "Debout!". "C'est moche!". Cependant, étant donné la technique, ou environnement segmentarisé par Homo, les connotations elles-mêmes s'inscrivent dans les panoplies et les protocoles selon des clivages plus précis : "Si on montait". "Il est peut-être temps de rentrer". "Si on s'y mettait". "Tu as été très sage." On croirait alors qu'on a dépassé les indexations vagues vers des glossèmes pleins (s'y mettre, monter, rentrer, sage-sagesse), mais l'anglais et le chinois nous montrent que ce plein tient surtout aux effets magnifiants de la semi-abstraction française, et que quelques "get", "set", "go" + "up, down, around" suffisent à évoquer dans la plupart des cas. Il se pourrait même que des phrases de haut vol comme : "L'Univers réalise un espace courbe", "Le silence de ces espaces infinis m'effraie", "Un seul être vous manque et tout est dépeuplé" se traduiraient fort bien par quelques gestes simples tenant en indexations simples, et surtout fort souples.

La discours politique est remarquable à cet égard. On peut croire flatteusement que les mots "la gauche", "la droite", "le centre" embrassent des systèmes de pensée complexes et subtils, "trop longs à expliquer" ; et c'est sans doute le sentiment du croyant politique <19D3a> qui y appuie son existence ; mais, comme "gauche", "droite", "centre" le trahissent assez, il s'agit là encore de connotations

générales (fixité/mouvement, passé/avenir) convenant bien à des destins-partis d'existence, et qui, lors d'une élection, se meublent de quelques convections d'index du moment, nommés flatteusement programme. La morale quotidienne n'est pas plus savante. L'attribut "sage" de "Tu as été très sage", malgré son appel à la sagesse, objet pour certains de toute philosophie, se résume à un certain tempo des actions, une certaine amplitude du geste et des proférations, une absence de bruit, une absence de fuite, etc., en un complexe aussi vague que son inverse "méchant". Le contenu de "Elle est adorable!" est surtout gestuel. Dans tous ces cas, du reste, l'assurance et la complaisance phonosémique sont le principal du discours, son véritable contenu.

Les étymologies marquent combien les convections hominiennes sont vagues et passent même à leur contraire. Dans "sublime", on voit "limen", qui est le seuil, et l'on suspecte que le sublime se tient à une place particulière par rapport à un seuil. Mais pourquoi "sub"? Serait-ce qu'il se tient "sous" le seuil? Mais le Webster's rappelle que le "sub" latin c'est "under", mais aussi "near", et même "up to", et ajoute symptomatiquement : "more at UP". Il signale de façon plus saisissante encore que "for" est apparenté à "per" (through), "prae" (before), "pro" (before, for, ahead), et globalement à "faran" (to go). Le langage des sourds-muets confirme ceci de partout.

On ne saurait assez dire combien la pensée d'Homo transversalisant et possibilisateur est vague, combien elle part de sens plus que de significations, et combien ces sens sont protéiformes <6D1>. En français, le mot "pensée" trahit cet état de chose : le "je pense" de Descartes renvoie à des idées, mais aussi à des perceptions, à des sensations informationnelles et même non informationnelles, comme la douleur ou la jouissance. Le français dit parfaitement que quelqu'un est "perdu" dans ses pensées ; bonne manière de signaler qu'il ne perçoit rien de particulier et se meut dans des champs de convections d'autant plus flou qu'ils sont endotropiques, sans contrôle de l'exotropie.

Ce serait l'occasion de revenir sur la distinction entre l'agilité d'esprit (cleverness), l'intelligence et le génie. L'agilité mentale, et l'à propos, descend tout de suite du sens aux significations, sautant dans ces dernières de l'une à l'autre. L'intelligence, descendue aux significations particulières, remonte au sens qui s'anime encore sous elles. Le génie, qui partage presque toujours des caractères avec la bêtise, se tient longtemps dans le sens, tout comme le peintre initiateur se tient longtemps dans ces perceptions que Marr disait à 2,5 dimensions <5E1>. La lecture de quelques pages d'un mathématicien aussi impressionnant que Riemann ou de quelques confidences d'Einstein confirme cette capacité (ou cette faiblesse créativement rentable) de se tenir longtemps dans le flou d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques très vastes et très excités-incités, encore rythmiques, avant de passer à des propos définis. Giordano Bruno a seulement poussé au paroxysme cette disposition d'esprit qu'on trouve chez tous les philosophes.

Les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques ne sont donc pas un ultime raffinement du langage, un pathos facultatif. Ils sont au contraire son départ, son enveloppement préalable et intrinsèque, comme la situation dans la circonstance sur un horizon, qui d'ordinaire tient en un certain champ global, quasiment fantasmatique, tout traversé et tendu alors de cet hyperchamp, qu'est le fantasme ipsésisant d'un spécimen ou d'un groupe <5E3>. Et qui verrait là du pathos pourrait être

pris au mot, puisque l'état naturel (anthropogénique) du langage est le pathos, les états refroidis venant ensuite, comme l'avait signalé le locuteur remarquable que fut Rousseau, en forçant seulement la note, dans son très anthropogénique Essai sur l'origine des langues.

L'anthropogénie remarquera alors le rôle des patois, des jargons, des idiolectes, si vivaces dans les langues germaniques et partout ailleurs, justement sans doute parce qu'ils se tiennent très près des effets de champ de la situation et des indexations génératrices qui la spécifient d'abord. La mauvaise maîtrise d'une langue (dialecte stabilisé) est aussi éclairante sur la nature de l'interlocution. Le français de Belgique, qui remplace l'aisance du mot juste par des gestes et locutions vagues, a donné lieu à ces sémiologies en acte que sont les chansons de Brel, les "objets éclatants" d'Hergé, le "mystère" de Magritte, le comique métaphysique de Devos, les Figures de poupe de Marcel Marien, etc.

b. Le choix d'un syntagme

Etant passé de concepts et de glossèmes indexateurs à des glossèmes plus ou moins vides (indexateurs) ou pleins selon qu'il est Chinois ou Français, le locuteur a encore à mettre les glossèmes qu'il a retenus en syntagme. Ceci étant un ordre de production logique, car l'élaboration du syntagme va généralement de pair avec celle des glossèmes.

Le mot "syntagme" fait question. Il y a un syntagme dans une image, donnée d'un bloc à Homo contemplateur, considérateur, méditatif <4A>. Il y a aussi un syntagme musical, en ce que la résonance et les échos internes du ton ne retiennent pas seulement ce qui précède, mais anticipent ce qui suit, qui ainsi, après coup, apparaît comme nécessaire. A cet égard, le langage parlé est ambigu. Dans son contenu, il est très probable, puisque dans une société en paix et même en guerre les énoncés de la vie courante et peut-être surtout ceux de la vie intellectuelle, ailleurs que dans les sciences exactes, sont pour la plupart des répétitions confirmantes, rassurantes, compulsives, plus ou moins "ionesquiennes" <18B4>. Mais, dans sa forme, le langage parlé a de très nombreuses possibilités. La fin d'une phrase de Madame de Sévigné est quasiment imprévisible. Celle d'un camelot aussi.

Cependant, prévisible ou non, le syntagme langagier se forme de modules, ou de boîtes. Le français, dans la mesure où il est formaliste, est éclairant à cet égard : "Pourriez-vous me dire / sur quel quai / il faut prendre le train / pour Lyon?", où il y a au moins quatre modules, quatre boîtes. L'apprentissage et la pathologie du langage montrent partout ces modules, dont la longueur varie seulement selon les dialectes. En chinois, ils tiennent en des mots isolés plutôt qu'en membres de phrase, mais même là certains couples sont peu dissociables : "toi bon" pour dire "bonjour" n'est pas un rapport ad libitum de deux modules "toi" et "bon", mais une boîte de salutation, dont il n'est pas innocent qu'elle soit un binôme, au pays très binarisant du yang et du yin. Si bien que, pour finir, parler est un bricolage de boîtes plus que de mots.

Mais, les boîtes et modules, en même temps qu'ils remplissent le syntagme, sont remplis par des contenus ordonnés. Freud raconte l'histoire d'un président qui, au moment de déclarer la séance ouverte, la déclara levée ; la séance s'annonçait houleuse, dit-il, et sans doute le président la souhaitait close avant même qu'elle commence, d'où son

lapsus. Cependant, "la séance est ouverte / la séance est levée" forme langagièrement une boîte, en l'occurrence un protocole, où le deuxième terme est présent au locuteur en même temps que le premier, et le président cité par Freud a peut-être simplement énoncé le deuxième terme au lieu du premier équivalentement, d'autant qu'il était ému, donc distrait, et qu'il parlait allemand, langue très anticipative des fins de boîtes, par exemple dans les subordonnées. L'anticipation des fins de boîtes est une économie d'énoncé que produisent les sujets fatigués : "Nous avons fait un beau Carthage" (nous avons fait un beau voyage à Carthage), "Au moins, nous aurons mangé du simon" (nous avons mangé le saumon acheté pour recevoir Simon, lequel n'est pas venu).

L'inversion des contenus de boîtes éclaire si lumineusement les processus de la pensée d'Homo, qu'il vaut la peine de prendre le cas d'un lapsus très compliqué. Lors d'un enregistrement radio, le cerveau d'un certain locuteur français est amené à opposer pour la première fois les systèmes de A et de B, dont il est familier, et dont les termes forment donc pour lui une boîte ; deux noms d'auteurs, A et B, en face de deux postulats, X et Y. Dans cette boîte ce cerveau formule toujours d'abord "A avec son postulat X", parce que "B avec son postulat Y" est historiquement postérieur. Or, ce jour-là, au moment de se produire, la boîte se met en interférence avec la supposition que le postulat Y serait plus tangible pour certains auditeurs que le postulat X, et pourrait donc être énoncé avant. Ce que le cerveau moteur du locuteur produit aussitôt exotropiquement. Mais cette perturbation de protocole a instantanément pour effet qu'intervient endotropiquement l'objection que pareil ordre d'énonciation est contraire à l'histoire, et qu'il vaudrait donc quand même mieux parler d'abord de A. Ce qui induit dans le cerveau moteur la commande exotropique : "comme dit A". Et voilà le postulat Y faussement attribué à A. Moyennant l'effet de boîte, la suite fut impitoyable. S'énonça alors la théorie X. Et, toujours selon l'effet de boîte, le cerveau moteur ajouta : "comme dit B". L'inversion était consommée.

La suite de l'histoire est aussi édifiante. D'abord le locuteur n'a nullement remarqué son inversion, ni pendant, ni au sortir de l'enregistrement, ni la nuit suivante (comme on aurait pu s'y attendre), ni dans les jours suivants. Ce qui importe donc à la mémoire et à la mémorisation c'est la cohérence de la boîte plus que sa fausseté ou sa vérité, avec les conséquences éthiques que l'on devine.

Cependant, environ un mois après, le locuteur entend son texte diffusé. Il sursaute, mais nullement durant l'audition du début de la boîte, mais seulement quand elle se referme sur les derniers mots : "comme dit B", confirmant ainsi la saillance des fins de boîtes. Un enseignement encore : le matin suivant, au désendormissement, le locuteur choqué la veille par son erreur et ayant eu à la digérer cérébralement la nuit selon la fonction normale du rêve <1D1f>, se remémore tout le détail du cafouillis qui s'est produit entre ses circuits endotropiques et exotropiques au cours de l'enregistrement : la vraie et la fausse boîtes furent analysées et resynthétisées pratiquement. Enfin, quelques jours plus tard, le locuteur interpréta théoriquement ses confusions successives comme la suite d'un "effets de boîte".

Autant que sur les panoplies que sont les boîtes, ce cas signale plusieurs autres points. (a) La complexité du protocole de pro-fération. (b) Le nombre de ses étapes. (c) Les feedbacks incessants qui interviennent entre elles. (d) La vitesse foudroyante de ces descentes et de ces remontées et redescentes (cette vitesse étonne moins les familiers

des computers). (e) La lenteur des ré-objectivations. (f) Le travail du cerveau comme computer chimique, dans les réitérations performances, les remémorations de situations et de circonstances.

Sans doute certains pataquès expriment des désirs "inconscients" de locuteurs novrotiques, comme Freud a cru pouvoir l'affirmer. Mais ils expriment beaucoup plus souvent la nature des boîtes, et le travail de routine du cerveau. Et faut-il dire que, dans la tecture, dans l'image, dans la musique, les modules et les boîtes endotropiques et exotropiques jouent un rôle aussi déterminant et aussi fuyant que dans le langage parlé. Celui-ci, en raison du caractère discret des phonèmes, des glossèmes, des séquencèmes, les montre seulement avec plus de décision.

3. La réception par l'interlocuteur

La réception du langage est presque aussi problématique que sa production. L'auditeur écoute et entend sur un bruit de fond. Sur ce fond, il extrait des bribes de phonèmes, mal définis ; conséquemment, des bribes de glossèmes, lesquels sont d'ordinaire polysémiques, donc difficiles à interpréter ; le tout parfois dans des séquencèmes à conclusions retardées, par exemple en allemand. Le travail de compréhension du discours comporte ainsi une activité intense de réinterprétation de l'antérieur par le postérieur, et aussi des trois couches phonématique, glossématique, séquencématique l'une par l'autre. Cela dans des fractions de secondes. Circuits cérébraux exotropiques et endotropiques font là un travail considérable, et l'auditeur à oreille un peu dure constate qu'au moment où il énonce : "Que dis-tu?", il vient justement de comprendre (prehendere, cum) l'énoncé rétroactivement. Pour éclairer la nature du langage parlé, les lapsus de réception sont plus fréquents, et non moins intéressants, que les lapsus d'énonciation.

Le travail multidimensionnel de la réception serait voué à l'échec s'il n'avait pas lieu lui aussi à partir d'une situation dans la circonstance sur un horizon et d'un codiscours (contexte) constamment activés-passivés par les interlocuteurs et que l'énoncé (nuntiare, ex) ne fait que spécifier.

4. L'interlocution

On voit alors les rapports entre audition et locution, donc le caractère premier de l'interlocution. Laquelle est externe quand il y a un rapport de deux organismes, où l'un parle et l'autre écoute, mais qui est aussi interne, quand il n'y a qu'un organisme, et qu'on "se parle à soi-même", ce qui du reste fait intérieurement un conversation à plusieurs voix. C'est cette conversation mêlée à des bouts de tectures, d'images, de musiques, de gestes qu'Homo appelle parfois sa pensée, du moins quand tout cela active-passive plus intensément son cerveau associatif et neutralisant, donc conceptualisant <1D2c>.

En tout cas, l'interlocution ne répond nullement au schéma traditionnel de la communication, qui suppose un émetteur et un récepteur. Elle est au contraire une pratique où l'émetteur est déjà en même temps le récepteur, et inversement. L'interlocution française et l'intercourse anglais montrent bien l'apparentement étymologique du préfixe inter au enteron grec, qui veut dire intestin, intérieur d'un fruit. Deux cerveaux en interlocution ne font, en quelque sorte, qu'un, dans une vérification externe et interne incessante. C'est le conflit inhérent à tout langage parlé que les interlocuteurs y aient le sentiment

d'être à la fois un et plusieurs. "Comment n'a-t-il pas compris ce que je lui disais?", résonne dans tout cerveau qui parle-écoute. Alors qu'il est extrêmement improbable de comprendre autrui, et soi-même, dès que le langage s'éloigne de la spécification de choses-performances en situation types, dans des circonstances types, sur un horizon partagé. Bergson remarquait que les langages ont été sélectionnés par les manipulations de la vie quotidienne, et étaient peu pertinents au-delà. Autre façon de dire qu'ils sont faits de quelques index et indexations plus ou moins efficacement empaquetés. Et pour le reste de pensées (pendere, peser), donc de pesées, autre affaire d'index. La phonie manieuse du néerlandais "gHedakHt" devait donner à Spinoza une grande jouissance quand il se prenait à penser-peser de la sorte.

L'interlocution suppose l'intergeste <1F4> et l'intercérébralité <1D1i>. Elle en est aussi l'expérience la plus flagrante et la plus pointue. Tout locuteur peut s'étonner de voir à quelle extraordinaire vitesse et avec quelles infinies nuances l'interlocuteur dont il est lui-même un interlocuteur capte ses propositions avant même qu'elles soient achevées. Avec une prédilection pour ces couches de la transmission où il s'agit des sens et du Sens plus des significations <9D1>, de communion et de participation plus que de communication <8D2>, avec un privilège remarquable pour ce qui touche aux subtilités de l'humour (19E4>, lequel est sensible même à ceux qui ne possède qu'élémentairement le dialecte, comme les étrangers et les plus jeunes enfants.

B. LA TERMINOLOGISATION ET LE DIALECTE REDUPLIQUE

L'anthropogénie doit privilégier le langage parlé vivant, dans son élan et son risque de parole. Et c'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Cependant, comme il croise l'analogie mouvante et la macrodigitalité tranchante, le langage est habité par un travail de fixation, et en particulier les mots tendent à y devenir des termes.

1. Le glissement du mot au terme

Comme son étymologie l'indique, le terme est délimité, c'est un terminus ; les dieux termes marquaient à Rome la limite des champs. Le terme est prêt à entrer dans une opération logique ou dans une machine à traduction. Comme tel, il n'a pas de phonosémie, ni d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités-incités. Ce qu'il contient de morphème et de séquencème en a été soigneusement émincé. S'il a plusieurs sens, ceux-ci ont été répertoriés sous forme de sous-termes, pour éviter l'ambiguïté. Le mot, dont le terme procède, est tout l'inverse. Il a une phonosémie, et s'il a plusieurs sens, ceux-ci se compénètrent en des résonances logiques et phoniques souvent inextricables, jusqu'à la contradiction, et en tout cas jusqu'au paradoxe. Les morphèmes, quand il en comporte, et les séquencèmes lui ajoutent la chaleur de nouvelles germinations.

Alors, d'où sont venus les termes? D'un processus de terminologisation. On songe aux logiciens médiévaux qui, quand ils ont voulu manier des éléments tout à fait neutres, aptes à des opérations logiques vraiment pures, ont mis à la mode le vocable "terminus", que les Romains ignoraient en ce sens. Mais la terminologisation est un phénomène anthropogénique beaucoup plus constant, et qui travaille les mots de tout langage dans toutes les sociétés. C'est qu'une certaine permanence du vocabulaire est imposée par la collaboration technique, par la

communauté, par la société, par le pouvoir, par tout effort théorique <15-16>. On comprend qu'elle soit devenue paroxystique dans la société internationale et ingénieriste d'aujourd'hui. Mais elle a commencé avec le langage détaillé lui-même.

Les dialectes devenus des langues fixes destinées à être adéquatement traduisibles, avec leurs grammaires et leurs lexiques impératifs, hésitent alors entre mots et termes. Un dictionnaire français ou anglais prétend définir des mots, mais du coup il les convertit en termes ; les grammaires contribuent au même mouvement. Mais l'anthropogénie ne peut oublier les innombrables peuples qui n'ont pas de grammaires, et parlent admirablement. Les paysans du Latium, assez rudes, et certainement non grammairiens, pratiquaient le latin plus efficacement qu'Erasmus, et certainement que Riemann et Ernout, pourtant auteurs d'une Syntaxe latine fort subtile. Même parmi les peuples à "langues" (dialectes fixes), les meilleurs parleurs n'ont souvent jamais ouvert une grammaire, et les meilleurs écrivains parfois n'en possèdent pas. Pour qu'un enfant ou un adolescent apprennent à parler bien, c'est-à-dire efficacement, il n'est pas requis que ses inducteurs au langage lui fassent des remarques grammaticales, mais qu'ils lui parlent assez distinctement, et le corrigent quand il n'aperçoit pas la norme minimale qu'exige l'interlocution ; aussi constate-t-on que partout les mères adoptent d'habitude avec leur nourrisson un débit très phrasé et plus accentué. Ceci rappelle que Mozart ouvrait ses élèves à la musique en jouant devant eux plutôt qu'en corrigeant leurs "fautes".

En fin de compte, si le locuteur spontané parle si bien, c'est qu'il ne "manie" pas des termes, ni non plus des mots, des morphèmes, des règles de syntaxe, mais bien des phonèmes, des glossèmes, des séquencèmes, - entendus, segmentarisés, puis reproduits dès les bras de sa nourrice. Au point de pouvoir très tôt prendre le plus vif plaisir aux paradoxes incessants et subtils que la combinaison de ces trois couches produit autour de lui, et auxquels très tôt aussi il apporte sa contribution. C'est sans doute parce qu'elles parlent presque exclusivement de mots, de morphèmes et de règles de syntaxe, - constructions simplifiées et mortifiées, - que les grammaires, là où elles règnent encore, paraissent à l'enfant aussi ennuyeuses qu'inutiles.

Le cas des dictionnaires est différent, parce que, derrière les unités lexicalisées et grammaticalisées, ce sont souvent les unités véritables et secrètes, vivantes, brûlantes, du langage qui y sourdent. Telles les sériations étymologiques et sémiques du Collegiate Webster's, si anthropogéniques que nous y avons eu sans cesse recours.

2. Le retour du terme au mot. Le dialecte intense ("littérature")

Du reste, en même temps qu'il se terminologise, tout dialecte connaît un mouvement inverse, où ses locuteurs, spontanément ou avec effort, tantôt s'établissent fortement dans le mot, tantôt remontent du terme au mot, en une expérience de plaisir et de rythme, et aussi de connaissance.

Ils exploitent et parfois survoltent alors tout ce que le mot comme mot comporte de rebondissements sémiques et phoniques, d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques au service de destins-partis d'existence. Créant ainsi un sujet dialectal, voire idiolectal, comme il y a des sujets picturaux, sculpturaux, architecturaux, musicaux, chorégraphiques <17F2>. C'est ce que font le conteur familial, le

salonnard inspiré, le camelot. Ce que fait le récitant africain, retissant au jour le jour ses épopées et ses fables entre tam-tam et mot. Ce que font, dans les civilisations de l'écriture, les textes intenses, comme l'épopée de Gilgamesh, qui contraste avec le Code d'Hammourabi, texte déjà terminologisant dans la mesure où il est légal.

Au lieu de parler de paroles intenses et de textes intenses, on a malheureusement fini en français et en anglais par parler de littérature, ce qui a tous les inconvénients. L'étymologie est insignifiante, puisqu'en latin *litteratura* (littera, lettre) voulait seulement dire alphabet, grammaire, science, puis érudition à l'époque de Tertullien. Pire, cette étymologie insignifiante n'évoque que les textes, oubliant la parole, au point que fut créée la *contradictio in terminis* de littérature orale. Enfin, rien dans littérature n'indique qu'il s'agit justement de remontée du terme au mot, et non de récits ou discours banalement terminologisés.

Illustrons l'idiolecte intense qui porte un texte intense (dit malencontreusement "littérature"). Chez Flaubert, la phrase de conclusion de Salammbô : "Ainsi / mourut / la fille / d'Hamilcar/ pour avoir touché / au manteau / de Tanit" montre quatre "t" autour d'un "d" (Touché, manTeau De TaniT) ; les deux "t" enferment l'écart français maximal a-i (t-a-i-t), activant-passivant la constriction béatifiante qui est le sujet idiolectal de Salammbô (défilé de la hache, descente dans les conduites de l'aqueduc, etc.), et même le fantasme fondamental de Flaubert écrivain (fusion avec les minéraux dans la Tentation de saint Antoine). Du reste, prenant en tenaille le roman entier, cette conclusion fait écho à la phrase initiale : "C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans le jardin d'Hamilcar", étouffant d'emblée le lecteur et le thème du roman dans ses huit "a" et ses cinq "r".

Pour passer de la prose au vers, voici la phrase d'ouverture de l'Ebauche d'un serpent de Valéry : "Parmi l'arbre". Cette fois, "i" culminant de façon aiguë entre deux "a" chacun alourdi par un "r", "pARMI l'ARbre", détache le fil aigu de la négativité du pour-soi (i) au sein de la massivité naturelle de l'en-soi (a-a), par la suite phonique (a-i-a), et par la sémie (parmi). Ainsi se résume en trois syllabes l'ontologie de Valéry, préluant à celle de Sartre, et aussitôt confirmée par les syllabes suivantes : "la brIse bErce la vIpEre que je vEtIs", où la tension <a-i> est remplacée par la tension <è-i>, selon la parenté <è-a> qui traverse toute l'histoire du français.

Mais il ne faudrait pas se limiter aux grands auteurs (auctores, augmentateurs, augere, augmenter). La remontée du terme au mot en une phonosémie attentive anime la conversation chinoise courante. L'intensité quotidienne du langage japonais a inquiété un moment l'Académie des Sciences du Japon, qui y voyait un handicap pour l'esprit scientifique. Le New Yorkais qui va à "Li/ttl/e I/ta/ ly" ou qui a lu le slogan électoral "I like Ike", cher à Jakobson, fait des expériences moins fortes mais du même type. Dans La chasse aux papillons de Georges Brassens, la volupté des "ch", "s", "ge" ne fait que continuer celle qui passe dans l'idiolecte de tout charcutier chantant l'éloge de ses saucisses ("c'est celle que mange Giscard") sur un marché de Provence, et qui avait déjà frappé Norden il y a un siècle comme étant la clé de la prose antique (Die Antieke Kunstprosa).

C. LES FONCTIONS DU DIALECTE

On ne s'étonnera pas que le dialecte ait des fonctions très variées et qui recouvrent presque tout le domaine hominien, s'il est vrai qu'il est ce système de signes qui, en raison de sa triple articulation phonématique, glossématique, séquencématique, est capable de faire toutes les thématisations en distanciation <2A>, possibles <4> de les repossibiliser en tous sens, jusqu'à parfois se prendre lui-même comme son propre thème.

Les fonctions du dialecte sont si diverses qu'il est difficile de les ranger. Le plus anthropogénique est de partir de celles qui sont proches du langage massif <8D>, et de continuer par celles qui supposent des états du dialecte de plus en plus détaillés <12>. Cette approche coïncide assez avec la suite logique qui fait se succéder l'immédiat, le médiat, le réduplicatif, l'instantiel, le structurel.

(a) Les fonctions immédiatrices

1. La fonction IMPERATIVE-EXHORTATIVE

Le dialecte s'emploie fréquemment à mouvoir des interlocuteurs, qui appartiennent au groupe "vous" (fonction impérative), ou au groupe "nous" (exhortative), en vue d'un résultat technique ou social plus ou moins immédiat. Et cela par des glossèmes et séquencèmes prévus à cette fin, et d'ordinaire accompagnés d'effets de champ perceptivo-moteurs ou logico-sémiotiques qui agissent presque physiquement et physiologiquement sur l'interpellé : "Ouste!", "Dehors!", "Debout!", "Marchons!", "Allons-y!", "Sauve qui peut!". Le dialecte partage largement cette fonction avec le geste comminatoire (minari, monere, avertir, menacer, cum). Et les signes y tiennent du signal, du stimulus-signal, voire du stimulus-signe (2H,5D).

2. La fonction LYRIQUE

Le dialecte peut aussi répandre (pandere, verser, re), épancher (pandere, verser, ex), exprimer (premere, presser, ex) les affects <1D1d> lissés <1D2e>, les émotions violentes (movere, ex), les sentiments (sentire, sentir avec une résonance intime et persévérante, typiquement romaine) du locuteur lui-même. Locuteur d'ordinaire singulier : "Malheur à moi!", "ach! dasz ich Nacht wäre!". Mais parfois pluriel, comme le chœur antique des Perses : "Malheur à nous!". En ce cas, le régime langagier, urgent, tend à se rapprocher du régime musical, insistant : "O moi! O popoi!, "What a pity!", "O temps, suspens ton vol!", "ExtraOrdinary!". Le cri lyrique est souvent porté et continué par le geste lyrique. Mais les simples signaux et stimuli-signaux de la fonction exhortative ont disparu.

3. La fonction PRESENTIVE

Le dialecte soutient parfois la présence-absence pour elle-même, presque sans thème particulier, et c'est pourquoi Jakobson a parlé à ce propos de fonction "phatique", où on parle pour parler (pHanai, manifester par la parole). Les chuchotements et diminutifs amoureux en sont l'exemple courant. Mais le discours conventionnel ("Quel temps de chien!", "On dirait qu'il va faire beau.") y participe grandement, tant l'information y est presque nulle. Du reste, une part immense des productions langagières d'Homo signifie simplement : "We are still alive"

ou "Better together". Le régime langagier urgent se mêle là au régime musical insistant. Et se tient dans la proximité et la chaleur du geste.

(b) Les fonctions médiatrices

Les trois fonctions qui précèdent sont relativement immédiates, très physico-physiologiques, continuant le langage massif. Au contraire, celles qui suivent proposent des médiations de toutes sortes, et supposent donc le dialecte complet.

4. La fonction COMMUNICATIVE (de référence)

En raison de ses incidences techniques et économiques, cette fonction est très saillante dans le dialecte, au point qu'on croit souvent qu'elle est sa fonction naturelle, dont les autres ne seraient que des modalités. Elle vise des faits particuliers : "Mon chat est noir", ou généraux : "Les chats sont des carnassiers". Elle est tantôt plutôt descriptive : "La mer était grise", ou plutôt narrative : "Le chat a mangé la souris", "John Kennedy était arrivé à l'angle de l'avenue, lorsque...".

C'est dans cette fonction-là surtout que le dialecte spécifie des choses-performances en situation dans des circonstances sur un horizon, et cela en thématissant en distanciation des mises en rapports de segments technicisés. Elle suppose des panoplies et des protocoles techniques <1B> suffisamment partagés par les interlocuteurs. Le langage massif a connu cette fonction, mais de façon tout à fait inchoative <8D>.

5. La fonction REVERBERANTE (de signifiante)

Cependant, les désignants et les désignés du dialecte sont si liés l'un à l'autre, et les désignants pleins ou vides contiennent si bien ce qu'ils signifient que le langage parlé et écrit connaît des états où ses désignés se contentent de renvoyer à d'autres désignés, et ses désignants de renvoyer à d'autres désignants, en une réverbération où les événements extérieurs s'abolissent presque, ou même tout à fait.

Ce tenir-lieu de signifiante plus que de référence, déjà rencontré dans les images <7E>, se produit d'habitude quand on écoute un conteur ou qu'on lit un roman (un roman lu dans le noir de la nuit sous le cercle lumineux d'un lampadaire dramatise bien cette situation). La parole et le texte ne sont plus là des moyens de communication renvoyant, référant, à des événements extérieurs réels ou supposés. L'auditeur se situe au sein de la parole déployée du narrateur ; le lecteur au sein des pages du livre qui tournent. Tous deux saisissent des désignants ayant entre eux des effets de désignants, des désignés ayant entre eux des effets de désignés, des désignants et des désignés interférant, comme en vase clos.

Ainsi le mot "loup" n'a pas le même fonctionnement dans les deux sentences : "Il y a un loup derrière la maison", s'inscrivant dans la fonction communicative, et "Il y avait une fois un loup. Il rencontra un renard qui...", qui s'inscrit dans la fonction réverbérante. Non seulement le désigné "loup" fonctionne différemment dans les deux cas, mais son contenu même diffère. Pour la fonction communicative, il importe de savoir si le loup apparu derrière la maison est grand ou petit, s'il appartient à telle ou telle race, donc avec telles ou telles mœurs. Au contraire, le loup de la signifiante du conte est surtout un loup de

conte, un loup qui va sans doute fonctionner comme mangeur d'un agneau, - "un loup survint à jeun et cherchait aventure", - lequel aussi est un agneau du conte et de conte. Du reste, dans cette deuxième fonction la sonorité "loup" prend une importance qu'elle a beaucoup moins dans la première, et s'oppose à la sonorité de "renard" et d'"agneau". Enfin, dans la fonction réverbérante, "loup" a des désignés différents selon qu'il est loup de conte, loup de fable, loup d'épopée, loup de roman, etc., puisque dans chacun de ces cas sa phonosémie change, changeant du même coup les réverbérations dialectales.

Le rapport des deux fonctions, communicative et réverbérante, de référence et de signifiante, s'éclaire par le malaise qu'éprouvent certains lecteurs de romans historiques : le "général dans son labyrinthe" est-ce le Bolivar historique, auquel cas le mot général doit être pris chaque fois référentiellement, ou est-ce le général du roman de Garcia Marquez, qui est un général de roman, lequel n'est sémiquement et phoniquement significatif que par rapport aux faits du roman et de roman dans lesquels il sera pris. En même temps, la confusion possible des deux fonctions fait la délectation d'autres lecteurs qui - bon public, comme on dit - aiment à lire un roman comme une chronique, si bien que les personnages hésitent pour eux entre le livre et un monde extérieur, précis ou vague.

Ainsi précisée, la fonction réverbérante du dialecte connaît trois sous-fonctions, qui confirment sa structure de base.

a. La rumination

Le cas extrême de la rumination est le discours du psychotique, où les désignés et les désignants renvoient les uns aux autres en la création d'un monde quasiment autarcique. Selon les cas, ce monde est délirant (de, lira, hors du sillon), et devient intolérable pour le milieu et pour l'émetteur. Ou bien il garde assez de poids référentiel pour être tolérable par le milieu et par l'émetteur, en une sorte de discours psychotique sain. Sans aller jusque-là, la rumination est l'étoffe de toutes les rêveries et rêvasseries plus ou moins endotropiques ou exotropiques. Et on appelle un rêveur celui chez qui, dès que cessent les urgences et les contrôles de la communication courante, ce fonctionnement absorbe l'essentiel du travail langagier.

Dans les deux occurrences, de la psychose et de la rêverie, le terme de rumination ne convient pas trop mal, puisque ruminer c'est élaborer ultérieurement quelque chose qui a déjà été ingéré. Or, il est certain que les désignés et les désignants en régime réverbérant ont été largement référentiels au départ. Et c'est même leur référentialité initiale qui permet leur autarcie subséquente.

b. Le dialecte intense ("littérature") conforme et extrême

Pour présenter la fonction réverbérante en général, nous venons de prendre spontanément des exemples littéraires : désignés et désignants de conte, de fable, de roman, etc. En effet, cette fonction est exploitée le plus clairement par les productions langagières intenses parlées ou écrites ("littérature écrite ou orale"). Celles-ci réalisent pourtant deux intentions très divergentes.

(1) Le dialecte intense conforme ("littérature" conforme). - La plupart du temps, les productions littéraires confirment les panoplies,

les protocoles, les codes de désignés et de désignants langagiers véhiculaires dans la société à un moment, et ils confortent ainsi l'auditeur-lecteur dans le sentiment qu'il y a une Réalité, donc un Réel apprivoisé en signes, sans intrusions trop sauvages du Réel brut <6E>. Telles sont les narrations et descriptions courantes, avec leurs surprises, leurs grâces, leurs ironies, leur bon sens, leurs complaisances diverses. Les biographies exploitent largement ces ressources. Elles prétendent être référentielles, mais biographiquement, c'est-à-dire selon les réverbérations propres à un certain genre littéraire à règles définies.

(2) Le dialecte intense extrême ("littérature extrême". - Parfois, cependant, les productions littéraires ébranlent les panoplies, protocoles et codes de désignés et de désignants véhiculaires dans le milieu. Oral ou écrit, le texte déchire le confort de la Réalité trouée d'intrusions calculées du Réel (<6E,10I2>. Ces intrusions sémiqes, phoniques, séquentielles activent-passivent en particulier des vertiges de la présence-absence. Et aussi les structures du langage et du signe, qui apparaissent là pour ce qu'ils sont, des conventions labiles. Ces intrusions contrôlées supposent toujours plus ou moins la création d'un idiolecte intense, déterminant un destin-parti d'existence, c'est-à-dire une topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique, une présentivité, avec des effets de champ excités-incités <6F>. Ce parti peut être alors si singulier ou si profond qu'il se propose comme un véritable sujet idiolectal (comme il y a un sujet pictural, sculptural, etc.) <17F2>, et que le lecteur ou l'auditeur ne saisissent plus guère que lui, le reste leur paraissant anecdotique, "journalistique", disait Proust.

Ce dernier, par le contraste de son écriture avant et après sa quarantième année, a quasiment démontré l'importance du sujet idiolectal. Car, entre Jean Santeuil, oeuvre antérieure presque courante, et A la recherche du temps perdu, oeuvre extrême, ce n'est pas la différence de matières qui intervient, elles sont très semblables, mais bien l'invention de l'idiolecte proustien. Le cas est d'autant plus éclairant que Proust lui-même a considéré que l'essentiel s'était joué dans la cadence de la première phrase de l'oeuvre définitive : "Longtemps, je me suis couché de bonne heure." Mais, somme toute, l'idiolecte entier tenait presque dans le premier mot : "Longtemps...", qui, ainsi en tête de phrase, déclarait le thème phonosémique de l'oeuvre entière : la durée, la mémoire, leurs élongations, leurs flottements, leurs surimpressions, leurs demi-teintes, leurs involutions syntaxiques.

c. Le slogan et la publicité

Un des effets anthropogéniques majeurs de la réverbération langagière est le slogan, où l'autacie du langage (sa signifiante) se communique à l'objet désigné et le transforme en une substance plus ou moins suffisante ou nécessaire : "Du beau, Du bon, Dubonnet", "I like Ike", "Little Italy". Mais aussi parfois avec un contenu philosophique : "Sôma, Sêma", "Caro putredo", "Traduttore traditore", "Qui se ressemble s'assemble". Voire avec un contenu mystique : "Lâ illahâ, Illâ 'Lah".

6. La fonction PERFORMATIVE

Justement parce qu'il a un régime relativement réverbérant, le dialecte peut être l'instaurateur ou le stabilisateur d'une institution, ce qui est beaucoup plus que la simple fonction impérative et exhortative. Les exemples les plus clairs en sont les textes d'une constitution, d'un code civil, d'un traité, d'une déclaration de guerre,

d'une nomination à des charges, d'une destitution, d'un divorce. Ou encore les noms communs et les noms propres qui donnent une forme élémentaire, parfois sa forme basale, à un spécimen hominien durant toute sa vie, et dans certaines cultures en font même un individu (in-dividuum, non-divisé) ; ainsi dans le MONDE 2 depuis le XVIIe siècle <17B3h>. C'est encore le cas des argots ou des jargons, qui instituent ou conservent un groupe social. C'est cette fonction du dialecte qui a déterminé surtout le passage de la communauté à la société <3F9>.

Ce qui fascine dans le politicien majeur c'est que son dialecte est presque constamment performatif <3F3>. Celui de Bonaparte, d'instant en instant, non seulement faisait la paix ou la guerre, mais redistribuait les lois et les coutumes de l'Europe entière. Il en fut affecté dans tous ses aspects langagiers, au point de constituer un idiolecte assez défini pour être assimilé par les proches collaborateurs du maître. On ne saurait pleinement comprendre la force et le goût du pouvoir, sans prendre en compte le dialecte performatif, et ce qu'il apporte d'ipséité <17> à celui qui en jouit.

(c) Les fonctions réduplicatives

Une des propriétés les plus remarquables du dialecte est de pouvoir tantôt revenir sur lui-même de façon littérale ou décalée, tantôt se prendre carrément pour thème de ses thématisations.

7. La fonction CITATIVE et PARAPHRASALE

La structure-texture <5B2c> du dialecte est telle qu'une sentence peut s'y répéter fidèlement et commodément. C'est la citation, énoncé annoncé, où le présent se confirme du passé et préfigure l'avenir. Elle assure le spécimen et le groupe, et fait même qu'il y ait un groupe et des spécimens consistants. Les sociétés anciennes connaissaient même des proverbes (verbum, pro), qui étaient des citations censées émaner du groupe comme tel, et créant une sagesse des nations.

Pour Homo, primate sensible au leadership, l'effet citatif culmine quand au contenu de la citation s'ajoute le nom de son auteur, lequel la transforme en révélation ou prophétie (pHanaï pro). Le "comme l'a dit X" devient alors l'essentiel de l'énoncé : "La démocratie suppose la vertu, comme l'a dit Montesquieu." La citation-allégation est le ciment essentiel des religions, des partis politiques, des sectes. Une intelligentsia est une secte dont le catéchisme tient en citations-allégations seulement un peu plus abstraites.

D'ordinaire, la citation est courte et vague : "Ca parle, comme disait Lacan". Mais elle connaît aussi une forme diffuse, indirecte, souterraine, travaillant en écho, et qui au contraire se nourrit de sa longueur : la paraphrase. Le discours pédagogique, politique, philosophique, théologique est substantiellement une paraphrase.

8. La fonction INTERPRETATIVE

Tous les éléments du dialecte, ou du moins un grand nombre, peuvent jouer le rôle d'interprétants et d'interprétés les uns par rapport aux autres. Si, en français, on part de "fleur", on glisse aisément à "floral, florissant, fleurant, odorant, épanoui, périssable, gracieux, cadeau" ; et chacun de ces termes rébondit aussitôt en d'autres :

"richesse, renouvellement, saison", - et cela jusqu'au bout du dialecte et du monde. Sans qu'on puisse indiquer un début et une fin des flux, tant ils sont globalement et localement circulaires.

Du reste, le dialecte comme spécification de la chose-performance en situation dans la circonstance sur un horizon <1B2-3> est si libre que rien n'empêche d'établir des rapports artificiels mais paraissant naturels entre des éléments dialectaux (phonèmes, glossèmes, séquencèmes, phrasés) et des événements du monde. Et donc d'écrire un Sonnet des voyelles. Ou de donner des sens aux mots ou à des groupes de mots d'après leur nombre de lettres, comme les massorètes. On le voit, la traduction n'est que la partie visible de l'interprétation. L'interprète latin est un traducteur, mais aussi un entremetteur, un négociateur, un trucheman. Avec toutes les commerces (merx, échangeable) <4D> féconds et malhonnêtes que cela implique.

La fonction interprétative du langage a été fort restreinte dans les dialectes indo-européens sous l'effet des rigueurs syntaxiques, en particulier dans l'aire du MONDE 2 <9C>, où elle a été entendue comme le passage d'un sens de surface à un sens plus profond ("intentio profundior"), qu'on retrouve jusque dans la psychanalyse et la grammaire transformationnelle. Elle a été rouverte dans ses hétérogénéités par le MONDE 3 <9C>, où du reste le terme d'interprétation est devenu suspects (ainsi chez Deleuze).

9. La fonction METALINGUISTIQUE

Dans sa performance la plus spécifique, le dialecte est, en raison de sa double ou triple articulation, un système de signes qui peuvent être pour eux-mêmes à la fois l'analyseur et l'analysé. C'est le travail des grammaires et des lexiques depuis Patanjâli le grammairien. Il va de soi que cette fonction n'est pas dissociable de la transformation des mots en termes, ou terminologisation. Mais elle n'est pas dissociable non plus du mouvement inverse, par lequel l'auteur langagier ("littérateur, écrivain") majeur, dans sa création d'un idiolecte consistant, remonte du terme au mot.

(d) La fonction instantielle

10. La fonction d'IPSEITE

Le dialecte, du fait qu'il est une interlocution, marque fatalement et fortement les instances (stare in) et les rôles (rotula) <1F2> que sont les postes de l'interlocution, à savoir (a) l'interlocuteur interpellé, apostrophé, avisé, informé ; (b) le locuteur, surtout saillant dans les revendications ; (c) les tiers participants, ces circonstances (stare circum) plus ou moins intervenantes (venire inter) qui peuvent être d'autres interlocuteurs, ou seulement des choses-performances, des situations.

Aussi y a-t-il eu partout des moyens de marquer ces trois postes de l'interlocution, par exemple par les trois "personnes" des conjugaisons indo-européennes : Tu, Je, Il. Et même de redupliquer ces postes en ce que les scolastiques appelleront des ipséités <17> : toi-même, moi-même, lui-même. Les adjectifs possessifs, "ton", "mon", "son", dans les dialectes où ils existent, continuent ce mouvement, de même que les

pronoms possessifs, "le tien", "le mien", "le sien". Le "bonjour!" chinois se forme : "Toi bon!", Ni hao!

On remarquera pourtant que les dialectes ont des insistances très différentes à cet égard. Les Latins ont eu beau créer "ipse" (même), "seipsum" (lui-même), et jusqu'à "semetipsum" (lui-même renforcé), ils n'éprouvaient pas le besoin d'ajouter un pronom personnel à la forme du verbe ; et l'italien a gardé cet usage. Par contre, le "Ich" allemand, phonosémiquement riche, a favorisé le "Ich bin ich" (je suis je) de Fichte, puis le "Ich", "Es", "Uber-Ich" de Freud. Mais c'est le français qui a poussé le plus loin l'ipséité, ayant créé "moi je" et "le moi". Cela a permis ou donné le "car c'est moi que je peins" de Montaigne ; la métaphysique substantialiste de "Moi, c'est-à-dire l'âme" chez Descartes ; la philosophie réflexive de Maine de Biran ; la durée concrète de Bergson ; la traduction psychanalytique de "Das Ich" et "Das Uber-Ich" chez Freud par "le moi" et "le sur-moi" ; l'exaltation autour du terme "sujet", d'autant plus fascinant qu'il hésite entre sujet grammatical, sujet d'énonciation, sujet d'inhérence logique et sujet d'inhérence physique ou ontologique.

(e) Les fonctions structurelles

Enfin, le dialecte est une structure tellement originale et réverbérante qu'indépendamment de toutes ses performances particulières, il a encore des fonctions intellectuelles et sociales du seul fait de sa structure comme structure. Parfois de sa texture comme texture <5B2c>.

11. La fonction GENERALISATRICE, CONCEPTIVE, IDEELLE

Ce que le cerveau hominien a de plus original ce sont ses aires associatives, où se neutralisent les spécificités sensori-motrices, et naissent ainsi des généralités, qu'on peut appeler concepts (capere, cum, prendre ensemble) ou idées (eidos, similitude neutralisée). Ainsi, il est cérébralement fécond de se tenir parfois dans des flottements préalables, où règnent des indexations et convections sans thèmes trop précis. C'est ce remue-ménage endotropique qu'on appelle en français penser (pensare, intensif de pendere, peser), et en anglais to mean (vieux germanique, meinen, avoir à l'esprit, et vieux slave, mêniti, appeler l'attention).

Or, nous avons eu l'occasion de remarquer combien, dans la production et la réception du dialecte, interviennent des étapes et des va-et-vient entre les circuits cérébraux et les énoncés. En d'autres mots, le langage se prête structurellement et texturellement à des divagations et supputations préénonciatives, neutralisantes-ouvrantes. En d'autres mots, à une fonction de conceptualisation, ou d'idéation, s'il est vrai que le concept est bien ce mouvement intime autour d'un thème, avec quelque illusion d'infinité, comme l'ont exemplifié les philosophes, et en particulier Hegel.

On a dit qu'Homo "pensait" en se parlant intérieurement, endotropiquement. C'est vrai, à condition de ne pas oublier à quel point la conceptualisation (association, neutralisation <1D2b>) langagière est affaire de feedback avec les conceptualisations tecturales, imagétiques, musicales, scripturales, mathématiques, toutes souvent antérieures au dialecte et plus endotropiques encore que lui.

12. La fonction NORMANTE

Par sa structure toujours, mais surtout par l'exercice de l'interlocution externe et interne, le dialecte, indépendamment de ce qu'il profère, est norme, puisque s'y stabilisent des interactions contrôlées de phonèmes, de glossèmes, de séquencèmes. Ces régularités sont si premières que tout locuteur est invité à considérer son dialecte comme allant de soi, naturel, tandis que les dialectes étrangers lui paraissent plus ou moins bizarres, tordus, pervers. La plupart des locuteurs français, parce qu'ils pratiquent canoniquement le séquencème "déterminé + déterminant", considèrent le séquencème "déterminant + déterminé", qui est pourtant le plus général, comme illogique, même ridicule.

Le dialecte est, avec le geste, de tous les cliveurs des cerveaux hominiens le plus furtif, le plus envahissant, le plus préliminaire, le plus judicatif et catégorique (katêgoreîn, juger). Par la sémie et la syntaxe, mais déjà et peut-être le plus par la phonie. Le seul fait d'articuler canoniquement du français c'est déjà croire que "le bon sens est la chose du monde la mieux partagée". Que les sons "tH" et "kH" sont grossiers, voire obscènes, de même que les voyelles "impures" de beaucoup de langues germaniques. Que, si l'on est "dans son assiette" (sedere, ad), la "bienséance" (sedere, bene) est le critère ultime de la "bonne" société.

Ceci a eu une conséquence que l'anthropogénie retrouve partout. Dès que le pouvoir s'est étendu et organisé, depuis les empires primaires, il a utilisé le langage à discipliner les esprits (disciplina, discere, condition à la fois d'enseigner et d'apprendre). Une lexicalité, une grammaticalité, une orthophonie, une orthographe, une calligraphie furent instaurées, instituées. Le dialecte devint langue, et les langues eurent une sorte de nature : ceci est français, ceci n'est pas français. Les fautes de langue furent des carences intellectuelles, des défaillances de la volonté, des fautes morales plus ou moins intériorisables. Inversement, l'orthographe, l'orthophonie furent des jauges populaires de l'intelligence.

Dans les Etats modernes, cet ensemble de croyances se renforça par le centralisme étatique, la diffusion de techniques civiles et militaires détaillées appelant un vocabulaire fixe, l'invocation de morales nationales à prétention universelle et enseignables, le corporatisme des enseignants. Les sociétés trouvèrent efficace d'oublier que Proust était inapte à se ponctuer, que les manuscrits de Pascal ne se souciaient guère d'orthographe, et que ceux de Bossuet ne séparaient même pas les mots, pas plus que les premiers manuscrits grecs, etc.

Le mouvement du locuteur est alors double. Confirmer sa structure et son insertion sociale par sa participation à un dialecte commun canonisé en langue. Mais se donner en même temps assez de restructuration disponible en revenant sans cesse au dialecte vivant. Soit qu'il poursuive la création d'un idiolecte franc, comme les écrivains majeurs (Mallarmé, Claudel, Céline, Genet) ou l'homme politique majeur (César, Bonaparte). Soit qu'il veuille seulement préserver ses pouvoirs de conceptualisation (association, neutralisation) ; un niveau supérieur de conceptualisation engendre fatalement un idiolecte peu apparent et pourtant décidé, tel celui de René Thom.

DU PALEOLITHIQUE SUPERIEUR

L'apparition des images détaillées avait posé à l'anthropogénie une question cruciale : comment comprendre le contraste entre les 2,5 MA durant lesquelles ont régné au mieux les images massives des bifaces, et les 30 mA ou 40 mA, qui conduisent des images détaillées de Lascaux ou de Foz Côa aux images actuelles obtenues par résonance magnétique nucléaire?

Nous avons alors rassemblé plusieurs facteurs ayant pu contribuer à la mise en place des images détaillées : la promiscuité glaciaire, les préfigurations des fentes et blocs rocheux, le vêtement, le masque, la sépulture, l'évolution musicale ou langagière, etc. <10C>. Mais on peut trouver que l'évolution de ces facteurs est trop stable pour avoir provoqué un saut si rapide et si grand. Alors, n'y a-t-il pas eu un domaine où le progrès, tout en ayant été très lent, a dû cependant parvenir un jour à un seuil brutal, susceptible de déclencher une révolution foudroyante?

Si la description que nous venons d'en faire est globalement exacte, la phonématisation a pu être un phénomène de ce genre. Ses mises en place vocales, qui supposent le ton, ont exigé des millions d'années d'élaboration anatomique et physiologique. Mais, à un moment, une dernière compatibilisation du système buccal hominien a rendu le ton grossièrement puis finement possible, et ainsi rendu assez rapidement possibles le phonème, la syllabe, le phrasé. Or, dès que ceci fut suffisamment obtenu, il ne manquait rien à Homo déjà segmentarisant, transversalisant, possibilisateur <4>, et aussi indicialisant <2> et indexateur <3>, pour en faire assez vite des glossèmes et des séquencèmes, bref tout le langage parlé. L'apprentissage foudroyant du langage par l'enfant une fois l'âge de trois ans, montre cette implication sur le vif.

L'anthropogénie voudrait alors dater ce moment de l'accession d'Homo au ton, et ainsi la phonématisation. Une hypothèse se présente, qui pourrait être juste dans l'ensemble, même si elle pêche légèrement ou gravement dans certains détails.

Formulons-la de telle manière qu'elle garde la souplesse requise. Il y a grosso modo 40 mA, l'appareil phonateur d'Homo serait devenu assez capable du ton pour produire quelques premiers éléments des phonèmes, - "traits" vocaux formant un début de système. Ces phonèmes auraient suscité bientôt quelques premiers glossèmes et séquencèmes opératoires. Les articulations techniques et sociales de ce protodialecte auraient été suffisantes pour rendre plausibles les performances des peintres qui ont produit l'art du paléolithique supérieur, avec leur pratique d'un précadre ou protocadre, d'un premier référentiel élémentaire, celui de la ligne d'échine.

Assurément, ce protodialecte n'aurait pas été performant seulement en art, mais aussi dans les techniques et en particulier dans l'occupation des sols propices. Ceci pourrait avoir contribué à la disparition des derniers Néandertaliens, il y a justement 30 mA. En effet, il n'est pas exclu que des dispositions anatomiques et physiologiques aient rendu Homo neandertalensis capable de langages massifs développés, suffisants par exemple pour édifier le culte des morts qu'on lui reconnaît, mais pas pour passer au protodialecte, du moins dans un délai assez rapide pour que ne se crée pas, il y a 50 mA ou

40 mA, une disparité culturelle profonde entre lui et Homo sapiens sapiens, même si des interfécondations purent continuer.

Quoi qu'il en soit, le néolithique montre, il y a 10 mA, un cadrage strict des images, ignoré du paléolithique supérieur. Selon l'hypothèse envisagée, ce cadrage aurait supposé un langage lui aussi cadré et cadrant, c'est-à-dire disposant maintenant d'un système phonématique assez achevé pour être implicitement saisi par ses interlocuteurs comme clos. Alors, les glossèmes et les séquencèmes, phonématiquement bien fondés, auraient réussi non seulement à désigner des outils, des ustensiles, des animaux, des espèces-genres, des tactiques simples, mais encore des stratégies : celles qu'implique le schématisme générateur que nous avons rencontré dans les images des poteries de l'époque ; celles des gestions de troupeau et de récoltes que trahissent les premiers jetons comptables ; celles de la technique néolithique exploitant un nucleus et les chutes de ce nucleus dans le traitement virtuose de la pierre <9F>. La distance de 20 mA entre le début du paléolithique supérieur et le début du néolithique s'expliquerait par la longueur des évolutions de l'appareil phonateur ayant eu en ce cas à passer de protophonèmes épars à des phonèmes assez tonaux pour donner lieu à un vrai système phonématique. Certaines modifications de l'ADN mitochondrial qu'on croit observer à cette époque chez sapiens sapiens aurait-elle un rapport avec ce "progrès"?

Il y a 5 mA, les Kasus intrapositionnels se seraient assez complétés pour porter les premières écritures langagières et les autres sous-cadrage en tous domaines, donnant lieu aux empires primaires de MONDE 1.

Enfin, il y a 2,5 mA, les Kasus interpositionnels seraient devenus assez mûrs pour donner leur ressaut aux relations de temps, de lieu, de cause, de conséquence, de but, de concession (hors-jeu). C'est ce que Karl Jaspers a appelé la période axiale, où sont nées les philosophies axiales d'Homo, chinoise, indienne, iranienne, hébraïque, grecque. Cette dernière eut des caractéristiques qui donnèrent naissance au MONDE 2.

Ce qui éclairera l'anthropogénie c'est que, depuis cette période "axiale", le dialecte n'a plus connu de transformations essentielles, contrairement à ce qui s'est passé pour les tectures, les images, les musiques. Ceci confirmerait à quel point, les phonèmes étant donnés, les glossèmes et les séquencèmes sont bientôt donnés, possibilisateurs à tel point que rien de fondamental ne peut leur être ajouté. Du reste, les écritures des dialectes ont connu des mutations structurelles et textuelles considérables sans altérer notablement le dialecte même.

C'est pourquoi le présent chapitre ne s'est pas divisé selon les MONDES 1, 2, 3, qui ont éclairé si puissamment la tecture, l'image, la musique dans les chapitres précédents. Non que cette division serait dépourvue ici de toute pertinence. Les dialectes africains à "classes" sont des modèles du MONDE 1 sans écriture, comme l'égyptien est un modèle du MONDE 1 avec écriture. Les périodes oratoires façon Isocrate, Cicéron ou Bossuet sont de parfaits accomplissements du MONDE 2. L'espagnol de L'Autono del Patriarcha de Garcia Marquez, et même le français où l'a traduit Couffon, se tissent selon des couches cérébrales si multiples et intimes, et justement si fenêtrantes-fenêtrées, qu'ils sont une production décisive du MONDE 3.

Mais, dans tous ces cas, ce n'est pas la structure phonématique, glossématique et séquencématique du dialecte comme tel qui a changé. A cet égard, l'idiolecte de Garcia Marquez ne comporte aucun élément qui ne soit déjà chez Thucydide et même Sappho. Moyennant sa double ou triple articulation, le dialecte, une fois pleinement achevé, fut un système hominien à la fois clos et indéfiniment possibilisateur.

* * *

Situation du chapitre

Ce chapitre est plus essentiel que le précédent, dont il n'est nullement un appendice. En parfaite méthode, il faudrait même commencer par lui. On doit avoir reconnu ce que sont un environnement techno-sémiotique et un corps techno-sémiotisant, pour comprendre ce que sont les gestes techno-sémiotisés, puis comment ceux-ci ont pu être progressivement et plus ou moins largement remplacés par des phonèmes, des glossèmes, des séquencèmes plus économiques. C'est-à-dire comment ils ont pu suppléer quelque peu ceux des gestes qui "spécifiaient" des choses-performances en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon. Et quels sont à ce compte les limites et les pouvoirs langagiers.

Rien ne fait si bien comprendre ceci que de considérer attentivement ce qu'est le langage des sourds-muets, là où il est réussi, et n'a pas encore été perverti par des vues grammaticalisantes. Ce langage où le geste codé "spécifie" la richesse situationnelle et circonstantielle d'un geste spontané sans cesse préalable. Et qui, pour transmettre "la boîte est sur la table", dit "table / boîte / sur".

Telle est la problématique linguistique de l'anthropogénie. Mais sans doute aussi de toute psychopédagogie, psychopathologie et psychothérapie du langage, comme en témoignent, par exemple, les dix-sept études de *The Cognitive Neuropsychology Of Language*, LEA, London, 1987. Ce caractère de spécification situationnelle - qui donc suppose une situation - est confirmé par les écritures, surtout les premières, qui notent souvent la sentence sous forme de paquets de mots en ordre libre <17B>.